

ON DOIT RECONNAITRE LA MODERNISATION DU MOYEN-ORIENT

Amir Taheri 14 juillet 2017 Asharq Al-Awsat

À chaque âge, les intellectuels se forment et s'accrochent à un concept en tant que principe organisateur pour une compréhension du présent et des spéculations sur le futur. À la fin des années 1940, à l'approche de la fin de l'ère coloniale, le concept à la mode était la «modernisation» et ses variantes telles que «le développement» et «le progrès». Mais ce qui constituait la modernisation n'était pas tout à fait clair. Ni quel était le modèle après lequel les nations aspiraient dans leur quête de progrès et de développement.

Dans les années 1970, la capitale iranienne, Téhéran, était une destination préférée pour les intellectuels du monde entier qui voulaient tester ces idées, dans un pays qui avait la rare distinction de n'avoir jamais été ni une colonie ni un colonisateur, et pourtant, ses dirigeants avaient adopté l'évangile de la modernisation avec un certain enthousiasme. Pour un journaliste tel que je l'étais, l'arrivée de tant d'intellectuels éminents, parmi lesquels des gens comme Gunnar Myrdal, W.W. Rostow, G.K Galbraith, Raymond Aron, Henri Lefebvre, Carlo Schmidt, Talcot Parsons et David Apter, faisait de Téhéran l'équivalent d'un magasin de bonbons pour un enfant. J'ai eu le rare privilège de passer un temps précieux avec presque tous les visiteurs, à la fois pour des entrevues formelles et des conversations informelles.

Leur message était: Dépêchez-vous! Moderniser-vous !

Le thème de la modernisation a été abordé dans une série de débats télévisés à Téhéran dans lesquels les meilleures idées pour le Moyen-Orient de «pénétrer dans le monde moderne» ont été vivement discutées par des intellectuels alors à la mode en Iran. Ce que nous ne savions pas à l'époque c'était la mesure dans laquelle nos sociétés «orientales» étaient déjà devenues modernes en adoptant certains des aspects les plus controversés du modèle occidental.

Les traditions qui avaient fourni une boussole morale pendant des siècles, étaient maintenant rejetées comme un signe évident, sinon certain, d'un retard. Les anciennes institutions telles que les tribus, les guildes, les ordres soufis, les hiérarchies cléricales et les réseaux familiaux, qui avaient contrebalancé le pouvoir de l'Etat, ont été dissous ou affaiblis, laissant le pouvoir concentré dans quelques mains, à un gouvernement central.

L'objectif était de «s'occidentaliser» aussi vite que possible, même si cela signifiait la destruction de la culture indigène qui semblait désormais atrophiée ou dégénérée. Pour ceux qui voulaient le meilleur des deux mondes, le modèle idéal était le Japon, une nation qui était supposée s'être «occidentalisée», tout en conservant ses valeurs et ses institutions traditionnelles.

Ce que ces admirateurs du Japon ignoraient était la façon dont les Japonais avaient «pénétré dans le monde moderne». Ils avaient oublié que le Japon moderne et occidentalisé qu'ils admiraient était né à Hiroshima et à Nagasaki et était sous la férule d'une force d'occupation américaine qui nourrissait toujours son « petit

bébé » plusieurs décennies plus tard. Ainsi, ils ont ignoré que cette modernisation à la Japonaise avait exigé un baptême de feu que peu voudrait voir arriver chez eux, après un moment de réflexion.

Une autre chose qu'ils ont ignorée, c'est que chez nous, c'est-à-dire au Moyen-Orient, la machinerie de l'État s'est modernisée en renforçant ses pouvoirs et en développant de nouveaux modes de contrôle, de manipulation et de répression. Cela, à son tour, a conduit à l'occidentalisation d'une partie de la société traditionnelle qui utilisait maintenant un récit essentiellement occidental dans sa lutte contre l'ordre établi. Par exemple, le discours du dernier Ayatollah Khomeini devait davantage à Lénine et à Staline qu'aux grands philosophes et théologiens musulmans des âges passés.

La prise du pouvoir par les mollahs en 1979 a mis en évidence le saut de l'Iran dans l'«occidentalisation». La révolte a été baptisée «révolution», un concept occidental pour lequel nous n'avons aucun mot en langue perse. (Ils ont dû utiliser le terme climatologique « enqelab » qui signifie perturbation. Les Arabes l'utilisent pour signifier un « coup d'état ».)

Les mollahs ont organisé un référendum, ont écrit une constitution, ont conçu un drapeau de style occidental, ont créé une Milice comme Trotsky l'avait fait en son temps, et ont construit un culte de la personnalité autour de Khomeini, inspiré de celui de Staline en son temps. Les seules méthodes traditionnelles qu'ils utilisaient consistaient à saisir des otages, à lapider des femmes à mort et à massacrer des adversaires réels ou imaginés. Le système qu'ils ont créé doit davantage à l'univers de "1984" de George Orwell qu'à la "Ville virtuelle" de Farabi (Al-Madinat al-Fadilah).

Quatre décennies plus tard, ils ont pratiqué un racket qui ressemble plus à celui de Cosa Nostra qu'à celui de tout gouvernement islamique traditionnel, même le pire comme celui du « Sarbedaran » à l'époque médiévale. Cependant, il semble que la «modernisation» se répande dans notre région. Cette pensée m'est venue l'autre soir alors que je regardais quelques heures plusieurs vidéos de Syrie et d'Irak dans une émission spéciale dans un studio de télévision de Londres. J'ai vu un Moyen-Orient «modernisé» avec des armées marchant sur des plaines en feu, des soldats et des mercenaires lançant des malédictions dans une douzaine de langues différentes, tout cela au milieu d'un chœur de canons et d'une chorégraphie de voitures blindées et de chars.

J'ai vu des camps de réfugiés et des personnes déplacées, des fils de barbelés, des tours de guet, des haut-parleurs répandant la dernière version de la vérité. Il y avait des champs de mines et des mères en deuil, des enfants nus et des victimes d'attaques au gaz et aux armes chimiques. Les ciels étaient parsemés d'avions de guerre qui ont laissé plus de bombes sur la Syrie et l'Irak que sur l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Un paysage de ruines, rappelant Berlin, Varsovie ou Leningrad en 1945, c'est-à-dire un paysage très moderne, très occidental. Cela ressemblait à l'Europe en 1918 ou en 1945, seulement magnifié

maintenant plusieurs fois, grâce à la puissance supérieure de destruction que nous avons maintenant acquise.

Les images de la Syrie et de l'Irak m'ont rappelé des documentaires réalisées par Billy Wilder et Raoul Walsh en Europe occidentale à la suite de la Seconde Guerre mondiale et de l'actualité du Japon à la suite d'Hiroshima et de Nagasaki. Nous nous sommes modernisés et occidentalisés depuis longtemps, souvent sans nous en rendre compte.

L'Iran s'est modernisé lorsque Khomeini a organisé l'exécution d'au moins 4000 personnes dans un week-end, une chose que même l'Agha Muhammad Khan Qajar, assoiffé de sang, n'aurait jamais imaginé de faire.

La Syrie est devenue moderne lorsque Hafez Al-Assad a tué 20 000 personnes à Hama, quelque chose qu'aucun calife omeyyade n'aurait jamais pu imaginer faire. Et n'était-ce pas un signe de la modernisation de l'Irak lorsque Saddam Hussein a gazé 5000 de ses propres citoyens, un cauchemar qui n'aurait jamais traversé l'esprit de Haroun al-Rashid?

Les résultats des rêves de générations des nôtres, de rêves de modernisation et d'occidentalisation, sont devant nos yeux et, grâce à la technologie moderne, immédiatement observables, même dans les parties les plus reculées de la région.

Nous tous, y compris les dirigeants et les règles mises en place, les intellectuels et les gens ordinaires, riches et pauvres, nous avons modernisé nos sociétés en créant des destructions plus importantes que la hauteur de l'Everest et des groupes de réfugiés terrorisés.

Tout ce que nous avons gardé de nos traditions c'est de nier notre propre responsabilité, en mettant tout cela sur le dos des autres.

-

Amir Taheri a été rédacteur en chef exécutif du quotidien Kayhan en Iran de 1972 à 1979. Il a travaillé ou écrit pour d'innombrables publications, publié onze livres et a été chroniqueur pour Asharq Al-Awsat depuis 1987. Monsieur Taheri a remporté plusieurs prix pour son journalisme et en 2012 a été nommé journaliste international de l'année par la British Society of Editors et l'Foreign Press Association dans les Annual British Media Awards.